

**Salon B. Fondation Alfred Dallaire - Montréal - 21 septembre 2005**  
**Présentation du livre « Le courage de vivre pour mourir » Nourit M.S.**

**Il y a des mots que l'on dit pour parler de ce que l'on ne connaît pas. C'est autour de cette béance du sens que va tenter de s'étendre cette intervention.**

Le choix du sujet de ce livre qui, à l'origine, était une création visuelle et sonore, me vient de la nuit. Un matin au réveil, une voix, une sensation, une inspiration sans doute. Mais au réveil, la voix était bien là : tu travailleras sur la mort.

J'ai réfléchi, en dialogue avec ce que cette injonction venait éclairer en moi, et je me suis mise en route aussitôt. Ma prochaine œuvre serait dédiée à ce sujet. Comment, avec quoi ? Il était temps de m'essayer à une mise en espace plus technologique, car ce désir était présent alors depuis un certain temps : modeler l'espace d'apparitions éphémères, provoquer l'assise et la concentration du public par la constitution de l'œuvre même.

Et puis, quelques temps plus tard, une expérience importante m'a fait réaliser que lorsqu'un message trop douloureux occupe en même temps tous nos sens, nous suffoquons. Comme, par exemple, voir un documentaire mettant en scène des personnes atteintes du sida par injection de sang contaminé, les entendre raconter leur maladie, narrer leur souffrance leur solitude et leur impuissance. Voir et entendre en même temps. Aussi, j'allais travailler sur l'écoute en dissociant tous les sens dans un même espace. Les dissocier pour permettre à l'éprouvant d'être libre de mesurer la prise d'information à hauteur de sa capacité, entendre sans voir, voir sans entendre à sa guise et ce, dans un espace qui permet d'errer, de changer de siège, d'être en mouvement.

La dialectique mort/vie et l'écoute. L'écoute par chaque sens séparé. Et ainsi toutes les intuitions, visions, pensées, se sont mobilisées en moi, et je me rappelle la joie qui m'a portée alors. Je démarrai sans un sou, tout est venu en son temps, grâce à des rencontres et des partenaires inattendus qui m'ont permis de faire aboutir l'installation avec succès.

Depuis ce réveil, en 1995, cela fait dix ans, progressivement grand nombre d'amis de ma génération son mort. Alors m'est venue cette question : est-ce que l'on s'habitue à la mort, s'approprie-t-elle ? Est-ce que la mort d'un proche entame la nôtre ou l'anticipe-t-elle ? Nos réactions face à la mort d'un être proche sont-elles prévisibles, toujours les mêmes ?

Jamais ! Une mort subite, accidentelle, la mort d'un enfant... la mort apparaît toujours comme une injustice, une sentence inacceptable. On la souffre, on en a peur.

Pourtant, pourquoi aurait-on peur de la mort puisqu'on ne la connaît pas ? Quand elle est là, on n'est plus là... On peut avoir peur de la maladie, de la perte d'un être aimé, de la souffrance que l'on a pu connaître. Alors d'où vient cette peur, peur panique parfois ? Le miroir de la question réside dans le sens même de la vie. Proposition : si la vie ne parvient pas à naître en soi, la peur de la mort nous envahit. Le sentiment que l'on a toujours besoin de plus de temps pour faire ce que l'on n'a pas encore fait, et parfois c'est presque rien, juste quelques minutes de plus. Ninette m'a répondu lorsque je lui demandais ce qu'elle regrettait, ce qu'elle aurait aimé faire si elle avait encore du temps : « ranger mon bureau, classer mes factures... » Une réponse donnée quelques heures avant que ne commence le chant du cygne. J'en reste encore perplexe. La mort est juste un empêchement

de vivre son quotidien. Mais qu'est-ce à dire du quotidien ? Ne sommes-nous que ces quelques lignes gravées sur notre tombe : né à telle date, mort à telle autre, mari ou femme, père ou mère, et un titre, maître ou docteur (car quand on est plombier ça compte pour du beurre). Ne serions-nous en vie que pour ces dates et ces statuts familiaux et sociaux ? N'aurions-nous soufferts, endurés, nous ne nous serions battus que pour ces quelques lignes posthumes ? Non. Ce n'est pas possible. L'on peut penser alors que ranger son bureau, classer ses papiers auraient un sens, secret, qui aurait quelque conséquence sur le fait du monde ? Comme apprendre le latin a une incidence sur l'exercice de notre sens logique, même si l'on a oublié tout son latin dès l'école fini, ranger, classer, être au clair avec ses comptes serait un entraînement éthique, moral, spirituel, mine de rien, et ce, jusqu'aux derniers instants de la vie.

Il n'est jamais temps de mourir. Mon grand-père est mort l'an passé à 94 ans, il trouvait injuste de devoir partir. Il avait vécu des guerres, les camps, il aurait aimé pouvoir manger encore – c'était pour lui peut-être comme une revanche sur l'extermination... Il ne comprenait pas pourquoi il ne vivrait pas plus longtemps, lui qui conduisait encore sa voiture jusqu'à 92 ans. Il est tombé malade, malade d'amour, sa femme l'avait quitté. Et alors qu'il était intubé, dans le coma, la docteur de la réanimation me dit : « Mais que voulez-vous ! Il ne s'en remettra pas facilement, c'était un fumeur ! ».

La mort décidément doit toujours avoir une cause. Elle n'a pas le droit d'être pour elle-même. Mais qu'est-ce à dire de la vie alors ? Ne peut-elle être « la vie pour la vie » ? Doit-elle être pour quelque chose, objectivée ? Doit-on justifier notre droit de vivre ? Servir des intérêts collectifs, servir la société. De ce fait, l'on ne peut que mourir « pour » une cause ou « à cause », d'une cause extérieure, et non pas « vivre pour vivre/mourir pour mourir ».

C'est ainsi sans doute que naît la peur de la vie/peur de la mort, en tant qu'elle nous enlève ce que l'on a, sans égard pour ce que l'on est. Ce que l'on est ne suffit pas alors au droit de vivre et ainsi naissent les totalitarismes insidieux de l'utilitarisme. De l'élimination massive des handicapés, à l'abandon des vieillards. En passant par tous les exclus de toutes les sociétés.

Voilà qui nous renvoie à une réflexion sur l'essentiel, l'humain je présume : la présence et l'écoute.

Si la présence est essentielle, comment optimiser cette présence à soi-même, en tant que vecteur de la présence à autrui. Nous sommes alors renvoyés à notre vérité, à ce que nous sommes en tant que personne, poussés dans la vie jusqu'à ce que mort s'en suive.

Vivre en intelligence avec ce qui nous entoure car nous sommes des « êtres de liens », comme l'évoque la psychanalyste Charlotte Herfay. La nature elle-même nous rappelle au lien. Le temps que nous prenons pour chaque chose, investis de la perception de l'infini. Mais, être dans l'instant présent sans anticiper sur l'avenir ! Difficile ! Pourtant accueillir ce qui vient, c'est honorer cette vie en nous, en tant que vie, mouvement donc transformation, imprévisibilité. La promesse technologique œuvre à l'inverse et s'impose. La fascination de l'ubiquité devenue une manie, une exigence sociale, nous vole à l'instant présent mais finalement aux autres, car il est impossible de parler à un tiers sans être interrompu par un portable qui rappelle à l'urgence d'un ailleurs. Tout est possible, sauf être là et maintenant. Happée par les étincelles du « pouvoir être partout, tout de suite » nous sommes aliénés, sans que nous nous en rendions compte, à une idéologie de l'« évolution » qui n'autorise aucun repli. Nous sommes volés à nous-mêmes car nous autorisons la dérobade. Nous nous laissons tout autant voler notre mort par le déni.

Conseils, recettes, mensonges, causes fonctionnelles culpabilisantes parfois à la mort car, dit-on, le mental a créé la maladie, alors que la mort échappe à notre entendement. Vivre pleinement c'est accepter de mourir à chaque instant, car c'est adhérer à ce que la vie est : mortelle ! Et ceci en dépit du fait qu'il est injuste qu'un enfant meurt avant un parent, ce n'est pas naturel ! C'est inconcevable ! Mais à qui se plaindre, contre qui ériger un procès ? Il n'y a aucune réponse, si ce n'est un chemin intime à traverser avec l'absence de l'autre qui renvoie à la présence. Accepter que vivre pour vivre n'a d'autre sens que la vie elle-même, suffit-il à accepter la mort pour la mort, sans explication, sans qu'il nous soit rendu compte ? Difficile ! Pourquoi est-ce si difficile ? Peut-être parce que nous ne sommes pas « con-centrés » comme l'avoue Sogyal Rimpoché quand je l'interpelle sur sa peur de la mort.

Au centre de soi-même, avec soi-même.

Les textes de la genèse évoque la création du monde. À chaque étape de la création Dieu témoigne de son oeuvre et dit : et c'est bien, ou bon. À la fin, quand il a achevé l'Oeuvre de Création, il dit « tov méod » très bien, ou très bon. Alors, un des sages de la tradition juive, Rabbi Méïr, avance que par permutation grammaticale cela peut s'entendre « tov mavet » - bon à mort, ou bien bonne est la mort - c'est-à-dire que dans le paradis les hommes mouraient ! Pourtant ils n'en faisaient pas cas ! Donc, l'Homme mange du fruit défendu, c'est ce qu'on appelle le péché originel, qui n'est pas un péché mais l'expression du libre-arbitre. Un délit du temps, car le choix d'en manger est arrivé avant que l'Homme ne soit prêt, c'est donc un délit d'impatience - car si l'arbre était là c'était bien pour qu'un jour il en mange, quand il serait prêt à en assumer les conséquences. Donc, après avoir mangé trop tôt du fruit de l'arbre, il se rend compte qu'il va mourir, et il a peur, il se sent nu. Le paradis lui est enlevé, il perd ce qu'il a, parce qu'il n'a pas su travailler ce qu'il est. Il est pris dans une dialectique vie/mort, espace/temps, par rapport à l'être et l'avoir. Peut-être y a-t-il là le signe d'une peur archaïque et originelle en tant que la peur de la mort prend origine dans une altération de la conscience associée au délit d'impatience. La peur de la mort comme peur d'être privé de la vie en tant que possession, souvenir d'un paradis possédé, acquis et perdu, comme si nous le possédions. (Le paradis n'est peut-être qu'un état harmonieux de l'être). Peur d'une perte matérielle, car en revanche, ce que l'on est ne peut nous être volé.

C'est là qu'interviennent les religions dogmatiques ou les spiritualités. Comment devenir l'être ? Pour réponse, des injonctions, des règles de vie, des traditions comportementales...

« Aime ton prochain comme toi-même » oui, mais comment ? Questionne Patrick Levy. Nul ne le sait. Des chemins initiatiques, jalonnés de méthodes concrètes comme dans les bouddhismes ou le taoïsme, préconisent des techniques concrètes, des lâcher prise par des respirations spécifiques, une assise vers le non-être.

Et puis, on meurt chaque soir à soi-même en glissant dans le sommeil. On fait l'expérience de la mort par un certain désordre des sensations habituelles : la prise de drogues ; la sexualité, la passion qui est une illusion de fusion vers l'unité ; la vacuité par la méditation, ou bien par la douleur qui donne un sentiment de perte du sens des limites de notre corps. Approcher le vide, un vide merveilleux, perdre son ego dans le Tout... ainsi vont tous les chemins de ces quêtes qui poussent aux limites parfois dangereuses de la vie. Est-ce approcher l'absence pour mieux appréhender la présence ?

L'obscurité donne les contours de la lumière, la lumière fait naître le visible, nous éveille. Notre cerveau l'attend pour sécréter les hormones qui nous maintiennent dans la joie, si la

lumière s'absente nous déprimons. Aussi l'expérience de l'obscurité nous entraîne au sens de la lumière et ainsi la vie prend toute son importance. Car c'est par rapport à la mort que nous nous maintenons en vie. Par rapport à l'obscurité que nous nous sustentons de lumière. Henri Bulawko, rescapé des camps d'Auschwitz me dit cette phrase incroyable, alors que ses témoignages ont traversé toutes les écoles de France « c'est la première fois que je parle de ça (à partir de la question de la mort !) ». La lumière du jour, malgré l'atrocité innommable de l'expérience concentrationnaire quotidienne lui rappelait que tant qu'il y a de la vie, ce n'est pas encore la mort. C'est ce vocabulaire que souligne Ginette Raimbault, pionnière des soins palliatifs dans les centres hospitaliers pour enfants : il ne s'agit pas de personnes « mourantes », pas plus que d'autres, mais de « personnes en fin de vie ». et tant qu'elle n'est pas morte elle est vivante, il est important de respecter la vie jusqu'au dernier instant.

Nous savons que nous sommes invariablement des êtres limités dans l'espace et le temps. En devenir entre naissance, croissance, maturation, vieillissement, décomposition. Et on a beau le savoir, on n'y croit pas ! La mort n'a pas de réalité car comme dit Jankélévitch : « si un événement est sans lieu et sans date, espace et temps inconnus, non définis, l'événement même inéluctable perd de sa réalité, de son effectivité, alors il peut ne pas arriver et cela indéfiniment ».

Ainsi, en vieillissant, le déni d'une réalité pourtant inéluctable tend à développer et à user de techniques de rajeunissement où notre droit de paraître ce que l'on est, vieillissant, mûr, ou de mourir quand il est l'heure, sans nous maintenir en vie de force, nous est imposé par des représentations sociales, une politique économique, par le refus tout simplement d'accepter ce que l'on est intrinsèquement.

Alors, pour toute résistance à l'aliénation sociale et industrielle, un retour à la pleine présence et à l'écoute s'impose. Retour à l'être plutôt qu'à l'avoir dans le respect renouvelé de l'instant présent.

C'est ce que ces rencontres et ces entretiens, menés avec des personnes choisies par intuition plus que par contrainte thématique, a consolidé dans ma démarche. Les écoutes au moment des montages progressifs des bandes sonores m'ont émerveillée. Le son des voix, comme l'expérience fabuleuse de l'impermanence, la fragilité des êtres en même temps que leur force, force des propos et fragilités des voix en alternance, mouvements des sons, muets comme un souffle présent mais non articulé. Articulation dans l'essai d'un dire, contradictions et clarté, tout en dialectique - du sens, de l'essentiel, une tentative de dévoilement et de vérité en flux, voilà la force du souvenir que j'en garde.

Ces voix ont fait l'objet d'une émission de radio, en attendant l'œuvre qui, plus tard est devenue une mise en espace visuelle et sonore. Puis, un éditeur a montré de l'intérêt pour mon manuscrit et ainsi ces voix ont trouvé leur sens dans le langage de l'écrit.

Je présente aujourd'hui deux œuvres plastiques, ma série bleue d'une part, les baisers sur la passerelle de l'autre...

Il ne s'agit pas pour moi d'autre chose que la tentative de rendre visible par d'autres moyens, un autre langage, la même quête de conscience. Suspendre le temps, pénétrer une autre dimension, ouvrir notre « être-là » au sens de la présence, à l'écoute, à la lumière - une dilatation au cœur du quotidien.